

Laval théologique et philosophique



Jean Yves GUÉRIN, dir., *Dictionnaire Albert Camus*. Réédité en 2013 en format électronique. Paris, Éditions Robert Laffont (coll. « Bouquins »), 2009, XIV-974 p.

Yves Laberge

Volume 70, numéro 1, février 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1028179ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1028179ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laberge, Y. (2014). Compte rendu de [Jean Yves GUÉRIN, dir., *Dictionnaire Albert Camus*. Réédité en 2013 en format électronique. Paris, Éditions Robert Laffont (coll. « Bouquins »), 2009, XIV-974 p.] *Laval théologique et philosophique*, 70(1), 203–205. <https://doi.org/10.7202/1028179ar>

nature qui puissent permettre à l'humain de se décentrer et de rétablir une extériorité qui le replace au cœur même de son existence (p. 200) ?

Dans la troisième partie, « Que faire de la Bible ? Et que faire de Jésus ? Mémoire et figure de référence », Gisel s'interroge sur la manière de reconduire les fondements mêmes du christianisme dans la société civile au moment où la modernité s'ouvre à la culture du mystère en contrepoids aux « savoirs réputés rationalistes, techniques et instrumentaux ». L'Écriture peut-elle de nouveau être l'occasion d'un itinéraire de l'âme (p. 240) ? La théologie peut-elle déplacer les Écritures sur ce terrain ? Serait-il possible de construire une théologie de la vie de Jésus articulée au réel, au monde, à l'humain ? Une théologie d'un Jésus moins historique et plus en lien à du social et à de l'idéologique (p. 259) ?

Avec une acuité qui lui est habituelle, Gisel problématise les enjeux du religieux, du théologique et du social non pas comme des phénomènes séparés, mais comme un ensemble hétéronomique dont l'enjeu fondamental est l'humain.

Ses douze travaux ouvrent des horizons pour la théologie à partir de questions que suscite la quête moderne. L'inversion qu'il propose, c'est-à-dire construire des avenues *théo-logiques* à partir de la réalité de l'humain pour l'humain et non essentiellement de la réalité de l'Église pour l'Église, saurait-elle, comme il semble le prétendre, redonner à la théologie et au théologien la pertinence et la légitimité de leur fonction dont les deux manquent et en souffrent éperdument ? Peut-on se rallier à Gisel et dire comme lui que « le lieu de l'exercice repris à la théologie (arraché à la théologie ?) mis en avant est celui de la société civile, humaine, séculière et plurielle » (p. 90) ? La théologie comme lieu de médiation entre la quête de l'homme envers Dieu et la quête de Dieu envers l'homme nous apparaît certes comme un lieu dont la théologie ne peut se priver.

La valeur de l'ouvrage se trouve incontestablement dans les questions que Gisel propose à cet effet. Tout programme qui pourrait en découler découvrirait dans ses propos des amorces de réflexions qui sauront l'accompagner dans ses *traversées* et ses *déplacements*.

Gilles MARCOULLER
Université Laval, Québec

Jeanvyes GUÉRIN, dir., **Dictionnaire Albert Camus**. Réédité en 2013 en format électronique. Paris, Éditions Robert Laffont (coll. « Bouquins »), 2009, XIV-974 p.

Homme de théâtre, romancier, journaliste, mais considéré aussi comme un philosophe, Albert Camus (1913-1960) a laissé une œuvre considérable que son centenaire ne pouvait que raviver, comme le prouve cette réédition récente en format électronique. Seul ouvrage de référence en langue française sur cet auteur considérable et nobélisé, cet énorme *Dictionnaire Albert Camus*, à la hauteur de la multiplicité du personnage, lui rend un hommage englobant toutes les facettes de son action et de son œuvre. Le responsable de ce livre collectif, Jeanvyes Guérin, est actuellement professeur de littérature française à l'Université de Paris III-Sorbonne nouvelle ; il signe de nombreuses notices dans cet ouvrage nuancé.

Comme tout bon dictionnaire, celui-ci contient des centaines de notices thématiques classées alphabétiquement et dont le format varie entre une et onze pages (par exemple sur *L'homme révolté*, p. 380-390). D'ailleurs, une notice complémentaire portera spécifiquement sur la « Défense de *L'homme révolté* » et la controverse occasionnée par la parution de cet essai, en 1951 (p. 201-202). Tous les livres de Camus ont évidemment droit à un exposé détaillé, non seulement *L'étranger* (1942) et *La peste* (1947), mais également ses écrits philosophiques, ses cahiers et son magnifique

Discours de Suède, prononcé lors de la remise du prix Nobel (p. 218). Cependant, cette trop brève notice n'indique pas que ce fameux discours a eu lieu à Stockholm le 10 décembre 1957 (p. 218 ; voir les repères biographiques, p. 941). D'autres notices portent sur des personnes (d'André Malraux à Jean-Paul Sartre), amis et proches, sur des personnages fictifs imaginés par Camus (pensons à Meursault, dans *L'étranger* ; Dora, dans *Les justes*), des institutions et des médias (comme le journal *Combat* et le magazine *L'Express*, pour lesquels Camus a écrit), des thèmes (comme la culpabilité, la douleur, le paysage, la politique, la révolte, le tragique), des notions (par exemple, la liberté, la morale, le peuple, mais aussi l'insignifiance) et de nombreux concepts allant de l'absurde à l'existentialisme (p. 308-310).

Sur la philosophie, on rappelle la formation initiale de Camus en philosophie reçue à l'Université d'Alger et son mémoire sur la métaphysique (p. 675). La précision du commentaire va jusqu'à indiquer qu'une version préliminaire de *La peste* contenait un rappel détaillé de la manière dont Thucydide et Lucrèce considéraient la peste, mais ces éléments ont disparu dans l'édition définitive du roman (p. 678). Toute une notice est consacrée à l'usage du mot « absolu » dans les écrits de Camus (p. 4-5). À propos des idéologies, on apprend que Camus employait toujours le concept d'idéologie de manière péjorative ; il en distinguait trois types, soit les idéologies bourgeoises (ou capitalistes), les idéologies nihilistes, et l'idéologie marxiste (p. 407).

Au fil des exposés proposés par une cinquantaine d'universitaires spécialistes de Camus ou de lecteurs attentifs, on trouve naturellement d'abondantes citations référencées et pertinentes, mais assez peu d'extraits de la correspondance de l'écrivain (voir p. 339). Ainsi, pour débiter la notice sur les hommes politiques, on peut lire ce court extrait des *Carnets* : « Chaque fois que j'entends un discours politique, ou que je lis ceux qui nous dirigent, je suis effrayé depuis des années de n'entendre rien qui rende un son humain. Ce sont toujours les mêmes mots qui disent les mêmes mensonges » (p. 390).

Toute une notice porte sur « Dieu » (p. 215-218). Dans un exposé nuancé, Carole Auroy y affirme que « la question de Dieu est chez Camus intriquée à celle du mal », problème fondamental, voire insupportable, qui demeure irrésolu (p. 217). Soulignant néanmoins le « sens du sacré qui anime Camus » (p. 218), elle citera un passage du *Mythe de Sisyphe* où Camus écrivait : « Si Dieu existe, tout dépend de lui et nous ne pouvons rien. S'il n'existe pas, tout dépend de nous » (p. 216). Cette question de l'existence de Dieu revient constamment dans ce livre (voir par exemple la notice sur Jean-Baptiste Clamence, personnage central dans *La chute*, p. 156).

Certaines des notices les plus intéressantes sont celles qui comparent des écoles de pensée ou qui opposent deux auteurs afin d'articuler leurs visions du monde respectives. Ainsi dans la notice sur Nietzsche, on apprécie cette distinction éclairante apportée par Maurice Weyembergh : « La position excentrique de Camus repose sur le fait qu'il est nietzschéen, mais plus encore peut-être sur le fait qu'il est un nietzschéen de gauche. Il ne croit pas plus que Nietzsche aux arrière-mondes, aux transcendances et n'oublie jamais que la nature, dont il célèbre la beauté par ailleurs, est aussi une marâtre » (p. 606). Ailleurs, dans son excellente notice sur la philosophie, le même Maurice Weyembergh choisira une multitude de pensées camusiennes dont une citation étonnante tirée du premier cahier des *Carnets* : « Si tu veux être philosophe, écris des romans » (p. 675).

Les notices se complètent quelquefois entre elles, par exemple dans cet exposé incomplet sur les lectures ayant marqué le jeune Camus, on ne trouve aucune mention de Dostoïevski, pourtant déterminant dans le cheminement intellectuel du romancier français (p. 473). Mais ailleurs, une longue notice portant sur l'auteur de *Crime et châtiment* précisait son influence considérable sur le jeune Camus (p. 225). Une autre contradiction apparente survient ailleurs, dans la notice sur la mu-

sique, où Pierre Groulx soutient que « Camus ne portait pas à la musique un intérêt particulier » (p. 582) ; alors qu'une notice précédente consacrée à Mozart rappelle que le jeune Camus écrivait en 1932 dans la revue *Sud* un éloge de « la musique considérée comme le plus parfait de tous les arts » (p. 579). Même les dédicaces rédigées par Camus sont ici étudiées (p. 200-201), tout comme les épigraphes apparaissant au début de ses livres (« épigraphes », p. 257-258).

Plus qu'un simple écrivain ou un philosophe, Albert Camus était considéré dans la France d'après-guerre comme étant d'abord un moraliste ; ce rapprochement et ce qualificatif même de moraliste réapparaissent dans plusieurs notices à partir des jugements émis par d'éminents penseurs dont Emmanuel Mounier qui — selon Jeanyves Guérin — voyait en Camus « un artiste et un moraliste inscrit dans une tradition classique » (notice sur Emmanuel Mounier, p. 579). Ces liens apparemment contradictoires entre Camus, la morale et le catholicisme sont signalés plus loin dans sept notices importantes consacrées à la réception des œuvres de Camus dans différents pays (faisant le bilan de l'influence de ses livres en Allemagne, en Espagne, au Japon, aux États-Unis) et auprès de diverses communautés (les chrétiens, les communistes, les socialistes). Plus précisément, dans la notice sur la réception chrétienne, on rappelle que « de son vivant, chaque nouvel écrit de Camus fait l'objet d'une lecture attentive dans *La Croix*, *Études*, et dans des revues qui ont disparu » (p. 745), en ajoutant que « sa trajectoire » était suivie par « les critiques les plus écoutés dans les milieux catholiques » (p. 745). Dans cette même notice réunissant des points de vue chrétiens sur Camus, Jeanyves Guérin ajoute que pour le père Lucien Guissard, « le chrétien ne se console pas [...] de l'incroyance de Camus » (p. 746) ; un autre passage indique qu'un autre intellectuel français, Jean-Marie Domenach, considérait Camus comme étant « chrétiennement païen » (p. 746). En somme, l'incroyance de Camus posait un problème fondamental à beaucoup de ceux qui voyaient en lui un humaniste, un moraliste, ou un modèle à suivre.

Indispensable aux bibliothèques publiques et universitaires, ce *Dictionnaire Albert Camus* est comme une invitation à la lecture. On le parcourt avec un intérêt toujours renouvelé, mais on peut très bien le lire en continuité, du début à la fin, en suivant simplement l'ordre alphabétique. Les abondantes citations de Camus y sont toujours judicieusement choisies, confirmant le talent exceptionnel de ce philosophe qui savait si bien écrire et, mieux encore, toucher. Il serait difficile de penser à des oublis ou à des erreurs dans ce livre étoffé totalisant presque mille pages. Tous les textes inclus ont été rédigés avec clarté et dans l'enthousiasme. Une chronologie, un index, une bibliographie choisie et une filmographie servent d'annexes. À travers ces pages riches en idées et en correspondances (mais sans aucune illustration), c'est non seulement le parcours incomparable d'Albert Camus mais aussi toute la France du milieu du XX^e siècle que l'on redécouvre avec ravissement.

Yves LABERGE
Université d'Ottawa

Thierry MAGNIN, **Les nouvelles biotechnologies en questions**. Préface de Jean AUDOUZE. Paris, Éditions Salvator (coll. « Carte blanche »), 2013, 127 p.

Le père Thierry Magnin, ingénieur et physicien de formation mais aussi prêtre et vicaire général du diocèse de Saint-Étienne (Loire) jusqu'en 2010, est connu pour plusieurs ouvrages reliant les sciences expérimentales et la pensée chrétienne. Il est présentement recteur de l'Université Catholique de Lyon et a travaillé depuis son arrivée à y prioriser les formations et projets pluridisciplinaires, s'impliquant lui-même dans une réflexion située au cœur des nouvelles possibilités de la biologie de synthèse en prenant part aux activités du laboratoire de biologie générale de la même Université. Il nous présente dans ce petit ouvrage l'amorce d'une charte dont les termes resteront